

MARCEL ARLAND

ÉTIENNE

troisième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (vii^{me})

REVUE DE LA BIBLIOTHÈQUE



ÉTIENNE

DU MÊME AUTEUR :

TERRES ÉTRANGÈRES, roman.	1 vol.
LA ROUTE OBSCURE (<i>Images — Examen de Conscience — Recueils</i>)	1 vol.

A PARAÎTRE :

MONIQUE, roman.

CAHIERS D'ÉTHIQUE ET D'ESTHÉTIQUE.

MARCEL ARLAND

É T I E N N E

Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût

BAUDELAIRE

troisième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle, (VI^m)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT HUIT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIERE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRÉ AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A G, ET SEPT CENT QUATRE-VINGT-DOUZE EXEMPLAIRES IN-8° COURONNE SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ DONT DOUZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A l, SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 750, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 751 A 780, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS
POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT
BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1924.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Vers la fin de l'été dernier, je me sentis pris d'une certaine détresse. Je venais d'être séparé d'une femme que j'aimais. Je résolus de partir pour une colonie, où l'un de mes amis m'avait devancé. J'avais préparé mes bagages, dit adieu à mes proches, quand on m'offrit d'aller vivre en pleine campagne, comme précepteur d'un enfant malade. Je m'abandonnai au hasard et partis le soir même pour ce village de l'Est, où j'étais à peine attendu.

Il me fallait changer de train plusieurs fois, prendre une voiture de messagerie ; encore, m'expliqua le conducteur de cette voiture, devrais-je parcourir à pied un long trajet. Nous étions trois à l'intérieur de la diligence. L'automne commença tôt cette année-là ; j'avais relevé le col de mon manteau pour me protéger du froid, peut-

être aussi de mes voisins ; je me disposais à savourer ma tristesse. Mais il arriva que j'écoutai simplement la conversation, et que je ne demeurai pas longtemps sans m'y intéresser.

L'un de mes compagnons, qui me parut avocat, discourait d'une voix chaude ; il avait le geste nombreux et le ton assuré. J'appris que l'autre était maire du village où nous allions ; c'était un maquignon à demi bourgeois, qui hochait la tête, tordait la bouche, clignait un œil rusé, si bien que son interlocuteur pouvait à sa guise lire sur ce visage une approbation, une réticence, voire du respect.

Quand l'avocat eut longuement parlé de politique et de criminalité, le maire eut un baillement, et regarda la montre fixée à mon poignet. L'autre surprend ce regard et se tournant vers moi :

— Monsieur aurait peut-être la complaisance de nous renseigner sur l'heure.

Mais à peine satisfait, trop heureux d'avoir trouvé un nouvel interlocuteur :

— Monsieur va sans doute à B... ?

Je lui dis que j'allais en effet à B... Il quitte alors son air obséquieux pour un ton cordial :

— Vous n'êtes pas du pays ?

L'occasion me paraissait propice à obtenir des renseignements ; je racontai donc mon histoire

(je crois bien que j'essayai de lui donner une allure spirituelle).

— Pas possible, mon cher monsieur, vous allez au château? Eh bien, vous verrez un joli spectacle !

Je quémandai une explication ; mais le diable d'homme s'était tourné vers le maire, et répétait :

— Un joli spectacle, hein !

— Hé...

— Vous m'intriguez, monsieur, ne me direz-vous pas ce que je verrai ?

Il consentit à m'écouter, frappa deux ou trois fois sur mon bras :

— Mon bon monsieur, voulez-vous un conseil... Retournez donc à Paris. Hein ?

— Mais enfin, qu'ai-je à craindre ?

— Ce que vous avez à craindre ? Ce qu'il a à craindre ! Écoutez-moi, mon cher ami. Certaines personnes sont marquées pour le crime, et certaines maisons pour le malheur. Nous autres avocats ou magistrats, rencontrant par hasard telle figure singulière, nous la notons en nous : « Je te retrouverai, mon cher, tôt ou tard aux assises. » Hein ?

— Voulez-vous dire que M. d'Albert, le père de mon élève...

— D'abord... motus... Ensuite il n'y a pas de

père de votre élève ; le pauvre homme est mort voici deux ans ; la paix à son âme, il a bien souffert et bien fait souffrir. Et pour finir je n'ai rien dit, je n'ai fait allusion à personne, je me suis borné à répéter...

— A répéter ?

— Que certaines maisons et certaines personnes n'inspiraient pas confiance.

La voiture s'était arrêtée ; le conducteur en ouvrit la porte ; ce devait être l'entrée du village ; quelques lumières tachaiet la nuit parfaite.

— C'est ici qu'il faut descendre pour le château.

Comme j'étais descendu et que je m'éloignais dans le sentier qu'on m'avait indiqué, une voix cria :

— Si vous apprenez du nouveau, allez donc rendre visite à M. le maire. Hein ?

Il me fut malaisé de me diriger à travers l'obscurité. Le sentier traversait un bois de sapins ; une bourrasque fit gémir les arbres, et la pluie commença de tomber. Je courus ; l'admirable sauvagerie de la nuit et de ces lieux gonfla mon cœur.

Le sentier rejoignit un mur, qu'il longea ; j'arrivai près de la grille d'un parc, au fond duquel brillait une lumière. Je sonnai, j'appelai ; personne

ne venait ; mon enthousiasme avait fui ; je songeais à partir, quand, m'appuyant à la grille, je la sentis s'ouvrir.

Je distinguais mal les allées ; mouillé et transi, je buttai contre les marches d'un perron, j'atteignis enfin à la porte, que je heurtai violemment. Des pas résonnèrent, la serrure grinça ; un homme, dont je distinguai seulement la haute taille, approcha une lampe de mon visage.

— Que voulez-vous ?

La voix était hautaine et brève.

— Je suis le nouveau précepteur.

Il m'examina rapidement, me jugea, me classa, puis tendant une main et d'un ton affable :

— Mon Dieu, cher monsieur, excusez-moi. Les domestiques sont absents et M^{me} d'Albert est en voyage. Nous ne vous attendions pas si tôt. Oh ! je suis d'ailleurs charmé de votre empressement.

Il s'inclina légèrement :

— M. d'Albert.

— Mais, je croyais...

J'avais parlé malgré moi ; le sentiment de mon inconvenance me brûla le visage. M. d'Albert sourit :

— Non, vous croyiez bien. Votre élève est mon neveu, et son père est mort.

Je le suivis dans une salle à manger, vaste et

délabrée ; un violent brasier flambait en la haute cheminée.

— Très beau pays, n'est-ce pas ?

J'avouai que la nuit et les éléments m'en avaient caché la beauté ; il affirma :

— Très beau pays.

Il s'était adossé à la cheminée ; je le sentais un peu gêné, ce qui me donna quelque assurance :

— Verrai-je bientôt mon élève ?

— Ah ! votre élève, c'est vrai. Mon Dieu, cher monsieur, vous devez trouver assez bizarres cette maison et cet accueil. Nous recevons si peu de monde. Votre élève, eh bien, certainement.

Il appela :

— Étienne.

Lorsque j'étais entré dans la maison, j'avais entendu ouvrir une porte intérieure. Mais à l'appel de M. d'Albert, personne ne répondit ; son visage se rida, il ferma les poings.

— Monsieur, je vous préviens, vous aurez fort à faire. Ce gamin est un être sauvage ; menaces ni douceur, rien ne l'a dompté. Croyez-vous, comme on le faisait jadis, qu'un homme puisse être possédé par le démon ?

Un nouvel arrivant me permit d'éluder la question. C'était une sorte de braconnier, le fusil en bandoulière, aussi trempé que je l'étais moi-

même. Il ôta sa casquette, la secoua, la jeta sur une chaise, puis, se tournant vers moi, me dévisagea.

— Le père Moniot, mon garde-chasse. Quoi de nouveau, Moniot ? Monsieur est le nouveau précepteur.

Le garde-chasse eut un ricanement où je m'efforçai d'entendre un salut.

— Ha ! c'est le nouveau précepteur ? Eh bien, mon cher monsieur, vous l'avez échappé belle. J'ai été à deux doigts de vous envoyer une balle dans les jambes. A l'affût, tout à l'heure, M. d'Albert, j'aperçois ce jeune homme qui courait comme un voleur au long de la propriété. Il courait bien, ma foi, mais ma balle l'aurait vite rattrapé.

Ce fut à ce moment que M. d'Albert s'aperçut que je grelottais.

— Où donc ai-je la tête ? Moniot, conduisez monsieur à sa chambre. Croyez, cher monsieur, que je suis ravi de vous connaître.

Je m'éloignais ; il me rappela :

— Le culte est à neuf heures, demain.

Savait-il s'il me convenait d'assister au culte ! Je fus irrité d'abord, puis je me décidai à sourire : l'homme est intéressant.

— La voici, votre chambre.

C'était une pièce assez élégante, un peu solennelle. J'en ouvris la fenêtre ; la bourrasque ne s'était pas apaisée et la forêt nocturne poussait de larges clameurs. Je surmontai une vague timidité et, frappant sur l'épaule du garde-chasse :

— Allez-vous me laisser sans feu ?

— Du feu, grommela-t-il, ce n'est pas l'heure d'en allumer. Enfin, si vous y tenez...

Il restait là, me regardant d'un air finaud ; je fis mine d'examiner une gravure ; ses yeux ne me quittaient pas ; l'oppression me prit ; il s'éloigna enfin.

Des vitres claquaient ; le vent sifflait sous des portes lointaines. Le front appuyé contre une vitre, je sentis soudain un tel malaise, que je résolus de partir le lendemain. L'homme revint, s'accroupit auprès de la cheminée ; le bois sec pétilla ; la flamme jaillit, limpide, étroite un peu ; je m'en étais approché ; une insidieuse mollesse gagnait mes membres.

— Ça marche, dit le garde-chasse en se relevant.

— Ça marche.

Et, pour reculer l'instant où il me laisserait seul :

— Avez-vous beaucoup de travail au château ?

Il me regarda, retournant mes paroles pour y découvrir peut-être un sens caché :

— Parfois.

— C'est une grande propriété ?

— Il doit y en avoir de plus grandes par le monde.

J'eus la complaisance de rire.

— Alors vous êtes le nouveau précepteur ?

— Un précepteur qui n'a pas encore vu son élève... Pensez-vous que je puisse le voir aujourd'hui ?

— Heu...

— Il s'appelle Étienne, n'est-ce pas ?

— Comme vous le dites.

— Son oncle me l'a dépeint comme un enfant très sauvage.

Il prit un air méchant.

— Vous le verrez vous-même. Un gamin comme celui-là, c'est un malheur pour une maison.

J'étais fort aise que la conversation s'établît.

— Peut-être, insinuai-je avec commisération, le pauvre petit pense-t-il encore à son père ?

— C'est vrai qu'il a de qui tenir.

— Quoi donc, le père aussi... ?

Mais il semblait pris de méfiance ; je tournai court.

— M^{me} d'Albert est en voyage... Est-ce que son beau-frère habite toujours le château ?

— Son beau-frère ?

— Il me semble que M. d'Albert...

— M. d'Albert est le frère de madame.

— Mais, mon cher, je n'y comprends plus rien ; le défunt s'appelait bien d'Albert ?

Il sourit d'un visage narquois :

— Oui et non. Avant son mariage, le défunt s'appelait Bauer, tout simplement, comme vous et moi. C'est lorsqu'il s'est marié que M. d'Albert lui a fait prendre son nom, afin que ce nom ne s'éteigne pas.

— Et il a accepté ?

— Il y a des conditions qu'on est parfois obligé d'accepter.

— Mais M. d'Albert est en âge de se marier et d'avoir des enfants par lui-même.

— Pour ça, vous pourriez peut-être le lui demander. Voilà le bois enflammé ; bonsoir.

Il avait parlé d'une voix brusque, comme s'il se fût repenti d'en avoir trop dit ; il partit en murmurant.

L'histoire commençait à éveiller ma curiosité ; je n'en connaissais encore qu'un personnage ; d'un autre, je savais qu'on le méprisait et qu'il

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE

Publications des années 1926 et 1929

- Alain : *Propos sur le bonheur*
Guillaume Apollinaire : *Le flâneur des deux rives*
Aragon : *Traité du style*
Marcel Arland : *Où le cœur se partage*
Maurice Bedel : *Fascisme an VII*
Julien Benda : *Mon premier testament*
 La fin de l'Éternel
André Beucler : *Paysages et villes russes*
Auguste Bréal : *Cheminevements*
Georges Chennevière : *Le tour de France*
Paul Claudel : *Positions et propositions*
 L'Oiseau Noir dans le soleil levant
Léon Daudet : *Paris vécu (1^{re} série : Rive droite)*
Drieu la Rochelle : *Genève ou Moscou*
Luc Durtain : *L'autre Europe (Moscou et sa foi)*
Lucien Fabre : *Le rire et les rieurs*
André Gide : *Si le grain ne meurt*
 Voyage au Congo
 Le Retour du Tchad
 Corydon
Bernard Grasset : *Remarques sur l'Action, suivi de quelques*
 réflexions sur le besoin de créer et les diverses
 créations de l'esprit
 La chose littéraire
 Psychologie de l'Immortalité
Pierre Hamp : *Gens 3^e tableau : Monsieur curieux*
 Mademoiselle Moloch
Max Jacob : *Le cabinet noir*
 Cinématoma
Valéry Larbaud : *Allen*
Pierre Mac-Orlan : *Villes*
André Maurois : *Rouen*
Henri Michaux : *Ecuador*
Jacques Moreau : *Perspectives sur les relativités humaines*
Charles Péguy : *Morceaux choisis (prose)*
Henri Pourrat : *La ligne verte*
Jacques Rivière et Alain Fournier : *Correspondance (tome III*
 et IV 1907-1914)
Georges Roux : *Divorce de l'Alsace ?*
Paul Valéry : *Monsieur Teste*
 Divers : Hommage à Péguy